



Mead Schaeffer, The Count of Monte Cristo, 1929

THE UNBEARABLE OPPRESSION OF VENGEANCE

Hugues de Montalembert

L'officier de police est assis sur une chaise au pied de mon lit et me fait répéter pour la X^{ème} fois le récit des événements : « Vers 8 heures du soir, je suis rentré chez moi après avoir fait un tour dans Washington square...

Je suis épuisé et voudrais que le flic s'en aille. Je poursuis, raconte comment en introduisant la clef dans ma porte, deux hommes m'on poussé à l'intérieur pour me dévaliser. Comment en voyant leur violence augmenter parce qu'il n'y avait pas d'argent dans la maison j'ai attrapé un tisonnier pour me défendre et que c'est à ce moment là qu'un des agresseurs m'a lancé un liquide à la figure.

C'était de l'acide et en quelques heures, en une nuit, je suis devenu aveugle.

Vous pourriez penser que tout mon esprit serait tendu vers la vengeance et pour le moins, à aider la police à retrouver les assaillants. Et bien pas du tout. Étendu là, sur ce lit d'hôpital, cela m'est totalement indifférent. Je veux que cet homme s'en aille et me laisse dans ma fatigue extrême réfléchir à ce qui est arrivé.

Bien sur me direz-vous, au bout du compte cela ne fait aucune différence que je perde mes yeux par accident, maladie ou acte criminel. A quoi bon la vengeance ?

Pourtant, ce n'est pas mon raisonnement. Il ne m'est pas indifférent du tout que je sois devenu aveugle par le geste cruel d'un autre être humain.

“c'est à ce moment là qu'un des agresseurs m'a lancé un liquide à la figure. C'était de l'acide et en quelques heures, en une nuit, je suis devenu aveugle.”

A l'époque où je fus attaqué, je faisais une recherche dans la communauté noire de Harlem. Je voulais savoir si, dans les grandes métropoles du Nord-Est des États-Unis, avaient survécues quelques traces de l'anciennes cultures africaine du golf du Bénin, culture encore si vivante par sa musique et sa religion dans les États du Sud profond. Je devins très ami de tout un groupe qui formait ce qu'ils appelaient une famille.

Le résultat de mes recherches fut publié des mois après cette nuit fatale; un grand article dans le Sunday New York Time reçu avec enthousiasme à Harlem. C'était la première fois que l'on publiait des informations sur ce sujet dans la presse.

Ma « famille » de Harlem réussit à retrouver ma trace et vint me voir. Leur première question fut : C'était des noirs? Je leur dis que oui.

« Pourquoi ne nous as-tu pas prévenu? Nous, on les aurait retrouvés. Oui, pourquoi? Cette indifférence est dérangeante. Si je n'ai aucun désir de vengeance, au moins pourrais-je désirer que justice soit faite, qu'ils soient punis et mis hors circuit. Mais il y a pire. Lorsque ces deux hommes m'ont attaqué et que j'ai vu qu'ils étaient vraiment dangereux, que je pouvais être tué, je me suis donc emparé du tisonnier et j'ai attaqué celui qui me semblait le plus dangereux, celui qui était armé d'un couteau. Je pouvais le tuer. Le tisonnier était une grosse barre de fer, il suffisait de viser la tête et de faire éclater le crâne. Je découvris alors, que j'étais incapable de ce geste. J'étais incapable de fracasser la tête d'un être humain. Même en danger de mort. Il me manquait le « killer instinct ». Peut-être ai-je été trop civilisé et que cette mince couche de culture et de civilisation paralyse en moi l'animal et son instinct de conservation. Peut-être ai-je été éduqué à mort.

« un homme qui ne se venge pas est un homme sans dignité. » Voilà ce que l'on entend dans certaines parties du monde où les gens n'ont pas encore remis entièrement leurs affaires privées entre les mains de l'état, de la justice d'état. Là où règne la vendetta, la Loi d'Honneur, là où le sang retombe sur celui qui le fait couler sur sa famille et leurs générations futures. Il n'est que d'ouvrir le quotidien de Naples, Il Matino, et de lire la « *chronaca nera* ». Vengeance personnelle, vengeance de la Camorra, crime d'honneur y fleurissent chaque jour sans soulever l'indignation, mais tout au contraire, la compréhension complice de la population. Le même engouement en faveur de la vengeance plutôt que de la justice d'état se retrouve dans tout le Sud de l'Italie, en Corse, dans les montagnes du Nord de l'Albanie et, il n'est que de lire la littérature Serbo-Croate Bosnienne, dans tout le massif des Balkans. Otar Ocellani, le plus poétique de tous les réalisateurs de films de l'Union Soviétique et maintenant, pour son plus grand bonheur du cinéma Géorgien, me dit récemment, alors que nous parlions de la vengeance : « La vendetta que nous connaissons en Géorgie est une règle sacrée. Si quelqu'un de ta maison est tué tu dois prendre le sang. Tu es obligé par la loi. Et ça passe d'une génération à l'autre. Dans les hautes montagnes de Géorgie, ils n'osent pas tuer quelqu'un, car son sang retomberait sur toute la famille. Ils n'osent tuer parce que c'est extrêmement dangereux. Si quelqu'un sort du rang, il paye. Il paye cher. Cette loi de la vendetta, ça les rend polis, correctes. La vengeance maintient l'ordre. »

En fait on observe qu'avant que l'état s'organise, c'est la vengeance qui fait loi et dès que l'état s'affaiblit la vengeance reprend ses droits. Dans les régions retirées, isolées, dites arriérées la vengeance reste la règle. En France, à la suite d'une banale histoire de braconnage, Saint Louis institua sous son chêne à Vincennes, la Justice Royale pour contrecarrer la justice vengeresse des féodaux. Cependant, une justice personnelle, une vengeance codifiée, se perpétua tout particulièrement dans la noblesse : le duel. Lorsque le pouvoir royal s'achemina avec le Cardinal de Richelieu vers l'absolutisme, l'état ne toléra plus cette justice parallèle. Les duellistes encoururent la condamnation à mort.

Mais revenons à mon cas. Il y avait dans la poursuite d'une vengeance, un danger que je ressentais obscurément, bien avant de pouvoir le formuler. Une fable chinoise éclaire indirectement ce sentiment qui me conduisit à prendre une décision vitale.

Deux moines faisaient route ensemble, l'un taoïste l'autre Bouddhiste. Ils arrivèrent au gué d'une rivière rendue grosse par les pluies. Une femme qui attendait, leur fit une demande : » Moines, bon moines!



Tobie Giddio
Seeing Things

Aidez-moi à traverser le gué. Le courant est fort et je ne suis qu'une faible femme. »

« Monte sur mes épaules. » dit le moine taoïste qui la déposa sur l'autre berge. La femme le remercia et s'en alla. Les deux moines reprirent leur chemin mais le moine bouddhiste s'indignait: Comment as-tu osé être touché par cette femme? Ses deux cuisses le long de tes joues? Sa vulve contre ta nuque? Ses mains autour de ton cou?. Le moine taoïste ne répondit pas. Ainsi ils cheminèrent, le moine bouddhiste laissant cours à sa fureur scandalisée : « Ta tête entre ses cuisses!... et ses seins dans tes cheveux!... »

Après avoir parcouru ainsi quelques ligués, le moine taoïste se tourna vers son compagnon et dit : » Je vois que cette femme est encore sur tes épaules. »

« Je pouvais le tuer. Le tisonnier était une grosse barre de fer, il suffisait de viser la tête et de faire éclater le crâne. Je découvris alors, que j'étais incapable de ce geste. »

Ceux qui par le crime m'avais privé de la vue, pouvaient me priver de plus encore. Ils pouvaient me prendre le futur ou me laisser dans un futur sans avenir. un futur où le passé dévorerait le présent et l'avenir. Pour cela il suffisait que je laisse la vengeance grimper sur mes épaules. Alors le crime commis sur moi deviendrait le centre de gravité de mon destin. Alors ces deux hommes deviendraient à mes yeux, si j'ose dire, plus important que moi-même. Ainsi le capitaine Achab envahit par la vengeance, perd le chemin de sa vie, pour suivre les divagation de la baleine Moby Dick dans les mers du Sud, jusqu'à sa destruction. La vraie évasion du Comte de MonteCristo n'a pas lieu au château d'If, mais lorsqu'il s'évade de sa fureur de vengeance, retourne à la vie et s'éloigne sur son voilier vers un destin, avec à bord Aidée, celle qu'il aime.